GEORGES BRASSENS ET EMMANUEL BERL : UN TROUBADOUR ET UN ESSAYISTE GRANDS PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« L'AUVERGNAT », « Les Bancs publics » et « La Mauvaise Réputation » sont entrés hier à l'Académie française : celle-ci a décerné son grand prix de poésie, non pas à un écrivain hermétique, mais au plus célèbre des chanteurs-compositeurs, Georges Brassens. On notera que ce prix, de 10.000 F, est doté par la fondation Roucoules.

Le nom de Brassens, avancé par Marcel Achard, avait vite fait du chemin parmi les immortels. Ses principaux partisans étaient Jean Rostand, Marcel Pagnol, Louis Leprince-Ringuet que l'on a vu récemment à un « Palmarès de la chanson ». Les voix des anti-Brassens s'étaient regroupées sur le nom de Mme Frances de Dalmatie, mais le père du « Petit Joueur de flûteau » l'emporte avec un écart confortable.

La lutte avait été plus serrée pour le grand prix de littérature (20.000 F). C'est seulement au troisième tour que celui-ci fut attribué à Emmanuel Berl, pour l'ensemble de son œuvre, par 14 voix contre 13 à Henri Queffelec et une à Marguerite Yourcenar.

Avec sa guitare, ses intonations ironiques et ses mélopées, Georges Brassens est le chef de file des chanteurs-auteurs qui fleurissent aujourd'hui sur nos scènes. Il est aussi, et surtout, le descendant des troubadours qui allaient de château en château à l'époque où les festivals y étaient donnés par les seigneurs eux-mêmes.

Les amis de la bonne chanson se réjouiront de le voir couronné par l'Académie française. Ceux de la poésie se plaindront peut-être d'une confusion des genres. Les Jeannetons et les Margotons de Brassens seraient les premières étonnées de traîner leurs jupons sous les plafonds académiques.

Le barde sétois n'aime ni l'ordre établi, ni la maréchaussée. Il a gardé à l'égard des femmes et des curés la méfiance malicieuse des fabliaux du Moyen-Age. Il sait faire ressurgir l'eau des claires fontaines, retomber les neiges d'antan, et compte parmi ses « compaings », Villon et Clément Marot, sans oublier Paul Valéry, à qui il a rendu un bel hommage dans « *Le Cimetière de Sète* ».

Ces bonnes fréquentations donneront-elles à ces couplets la magie créatrice de la poésie, celle qui a amené intactes jusqu'à nous, entre les pages d'un livre, les strophes de Ronsard ou de Verlaine ? Chacun pourra s'interroger là-dessus en relisant dans le recueil paru chez Seghers les chansons de Brassens, dépouillées de leur ritournelle et privées de la présence physique de leur auteur.

Il restera permis de préférer à la lecture le disque ou, mieux la scène, où nous retrouvons le vrai Brassens, son accent chantant, ses moustaches et ses mines de bon ours.

Qu'il s'agisse de poésie ou de chanson jamais l'Académie française n'aura pris une décision plus populaire. Les ondes et le petit écran, en la répandant largement, éviteront à la vieille dame du quai Conti le reproche de ne pas être « dans le vent ». Quand au lauréat, il pensera que pour une fois, les « Trompettes de la renommée » ne sont pas aussi mal embouchées qu'il a bien voulu le dire.

Jacques Jaubert.

◆

Le Figaro
9 juin 1967